



Qu'est-ce que la glocalisation ?

Victor Roudometof

TRADUCTION **Sarah-Louise Raillard**

DANS **RÉSEAUX 2021/2-3 N° 226-227**, PAGES 45 À 70

ÉDITIONS **LA DÉCOUVERTE**

ISSN 0751-7971

ISBN 9782348069451

DOI 10.3917/res.226.0045

Date de mise en ligne : 26/04/2021

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-reseaux-2021-2-page-45?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

QU'EST-CE QUE LA GLOCALISATION ?

Victor ROUDOMETOF*

Traduit de l'anglais par Sarah-Louise Raillard

* L'auteur remercie Marianne Katsoyiannou (Université de Chypre) ainsi que les coordonnateurs de ce dossier pour la relecture de la version traduite de ce texte.

La « glocalisation » et « le glocal » sont des néologismes apparus dans les années 1990-1991 (Roudometof, 2015b) ; le concept japonais de la « localisation globale » est généralement cité comme étant à l'origine du concept de glocal. Contrairement à une idée répandue parmi les chercheurs, le terme glocalisation n'est pas issu des études commerciales ou du management. Cet article tente d'analyser en détail le concept de glocalisation, en prenant le contre-pied des perspectives convenues sur le sujet, largement répandues depuis la chute du communisme en Europe de l'Est en 1989-1990. Plutôt que de se consacrer à l'exégèse d'une interprétation faisant autorité, il souligne la diversité des interprétations disponibles dans la littérature en sciences sociales. Cette pluralité illustre bien la valeur heuristique du concept, ainsi que le fait que son usage est souvent orienté par des œillères disciplinaires (ce qui peut, il faut bien le préciser, également se dire de la globalisation).

Le choix des auteurs a été établi suite à une revue de la littérature anglophone (voir Roudometof, 2015b ; 2016b) dont les critères de sélection étaient les suivants : les travaux utilisaient explicitement l'expression « glocalisation » a et/ou b) démontraient une affinité élective avec la glocalisation, surtout quand il s'agissait de programmes de recherche majeurs. En ce qui concerne le premier critère de sélection, une question importante porte sur le degré de cohérence de l'usage du terme à travers les différentes disciplines. Nous souhaitons insister sur ce dernier aspect dans ce qui suit.

Comme ce numéro spécial est consacré à la globalisation de la culture, il convient d'aborder plus explicitement le rapport entre la glocalisation et la circulation des biens culturels. La circulation transnationale de ces derniers est un thème de recherche essentiel dans de nombreuses disciplines. L'analyse de cette circulation soulève de multiples questions portant sur l'importation, l'appropriation, la diffusion, l'encodage, le décodage et la réinterprétation. Essentielle pour comprendre ces processus, la globalisation renvoie également aux questions de l'homogénéisation, de l'hétérogénéité, de la fusion et de l'hybridation (pour une synthèse récente, voir Russell et Boromisza-Habashi, 2019). La notion de glocalisation que nous explorons dans cet article offre un moyen heuristique pour comprendre la dialectique plus large de la

déterritorialisation et de la reterritorialisation, placée au cœur de la globalisation (voir Scholte, 2005).

La lecture que nous proposons porte sur les fondements théoriques et conceptuels des diverses interprétations du terme de glocalisation. Quand cela a été possible, des exemples concrets ont été fournis pour en faciliter la compréhension, mais le lecteur pourra se reporter aux nombreuses références bibliographiques pour une exploration plus précise des cas traités.

UNE QUESTION DE GÉOGRAPHIE ? DE L'ESPACE ABSTRAIT À LA SPATIALITÉ DU SOCIAL

Dans de nombreux champs des sciences sociales, le concept de glocalisation est utilisé en référence directe aux travaux du sociologue Roland Robertson (1992, p. 137 ; 1995). Le succès et la vulgarisation rapides de la thématique de la globalisation dans la littérature scientifique comme auprès du grand public, suite à la chute du mur de Berlin, attestent de la prégnance des rapports global-local comme thème de réflexion, l'une des interprétations les plus répandues à l'époque suggérant l'étiollement du local et l'avènement d'une intégration sociale globale. Allant à l'encontre d'une telle interprétation, Robertson soutient que :

le global n'est pas en soi le contrepoids au local. Au contraire, ce qui est souvent nommé local est essentiellement compris au sein du global. Ainsi, la globalisation, définie dans son sens le plus général comme la compression du monde en une seule unité, comprend la mise en rapport de localités différentes. Mais elle suppose aussi « l'invention » de la localité, tout comme on parle de l'invention de la tradition (1995, p. 35).

En conséquence, « le problème supposé du rapport entre le local et le global » (Robertson et White, 2007, p. 62) [peut] « être surmonté via un déplacement conceptuel apparemment tout simple. Plutôt que de parler de la tension inévitable entre le local et le global, il devrait être possible de penser les deux non comme étant opposés, mais comme étant les deux faces d'une même médaille ». La « mise en rapport de localités » et « l'invention de la localité », issues des mutations induites par la globalisation, sont des idées qui ont été rapidement vulgarisées et qui ont essaimé par-delà les frontières disciplinaires. Dans son ouvrage *Globalization: Social Theory and Global Culture*, Robertson (1992) consacre ainsi tout un chapitre au fondamentalisme, dont

il interprète le développement comme une réaction à la globalisation. Bien que le cadre de son interprétation soit la révolution iranienne de 1979, des événements postérieurs (y compris le 11 septembre et d'autres événements semblables) ont apporté des confirmations supplémentaires à cette interprétation dans de nombreuses sociétés à travers le monde.

Selon Robertson (1992), le global n'existe pas en dehors du local ou du glocal, mais au sein d'eux : la globalisation entraîne la particularisation de l'universel et l'universalisation du particulier. Le global et le local s'interpénètrent et la globalisation se donne à voir à travers des formes locales concrètes. Celle-ci n'existe pas dans un ailleurs non situé, « là-bas ». Le local, quant à lui, n'est jamais « pur » et totalement en dehors du global ; il est toujours élaboré, au moins partiellement, comme réponse au global et sous son influence. C'est ainsi que pour Robertson, la globalisation conduit systématiquement à la glocalisation, ainsi qu'au développement d'une culture-monde ou d'une culture globale. Dans cette perspective, il ne peut y avoir aucune contradiction entre la création d'une culture-monde et l'existence de ses formes glocales, car, comme Robertson l'explique (2014a, p. 8), « la globalité et la localité sont relatives ». Giulianotti et Robertson (2004 ; 2006 ; 2007) ont utilisé le sport et la migration internationale comme exemples de leur approche, pour élaborer une typologie de stratégies de glocalisation (au rang desquelles ils distinguent la relativisation, l'accommodation, l'hybridation, et la transformation). Cette approche suppose de concevoir que « la glocalisation, c'est la globalisation » (Khondker, 2019, p. 93), et refuse au glocal une quelconque autonomie analytique (Roudometof, 2016a).

Les tensions interprétatives susmentionnées sont récurrentes dans la littérature scientifique. Certains ont soutenu qu'une telle perspective adoptait une vision exagérément favorable du capitalisme transnational (Thornton, 2000), tandis que Radhakrishnan (2010) a très justement fait observer que l'analyse de Robertson ne résolvait pas l'opposition entre le local et le global. « Comment les cultures “locales” et “globales” peuvent-elles être identifiées comme analytiquement distinctes si celles-ci sont complètement imbriquées, comme ces mêmes théories le disent ? », demande Radhakrishnan (2010, p. 27). Considérer ces entités comme analytiquement distinctes suppose d'adopter une conception du « local » et du « global » qui ne considère pas ces notions comme intrinsèquement relatives.

À la même époque que Robertson, mais de manière indépendante, le géographe social britannique Erik Swyngedouw (1997 ; 2004 ; Swyngedouw et

Baeten 2001 ; Swyngedouw et Kaïka 2003) développe une vision différente de la glocalisation, qui fait du glocal un niveau dans une hiérarchie d'espaces imbriqués. Notons qu'il est également possible pour ces niveaux de ne pas être hiérarchisés, cela n'ayant aucun effet sur la logique d'ensemble du processus d'imbrication. Cette conception de la glocalisation a ensuite été reprise et popularisée par les travaux de Sassen (2006) et largement acceptée par les chercheurs s'inscrivant dans les *Global Studies* (voir Pieterse, 2013 ; et pour une application méthodologique de cette perspective, voir Darian-Smith, 2017, p. 5). Nous pouvons ainsi parler d'une approche *multiscale* des rapports sociaux (pour une représentation visuelle de cette conception, voir Roudometof, 2016b, p. 32). Cette vision de la glocalisation peut servir à éclairer les dynamiques urbaines ainsi que les processus globaux et transnationaux de transfert de certains aspects de la souveraineté nationale en faveur des villes, des structures institutionnelles et organisationnelles transfrontalières.

Dans l'ouvrage de Barber (2013) *If Mayors Ruled the World*, ce raisonnement est mené jusqu'à sa conclusion logique. Les travaux de Barber ont contribué à une réévaluation, par les chercheurs comme par les journalistes, du rôle moteur des villes dans la globalisation, au détriment de l'État-nation, supposé incapable de faire preuve de la souplesse institutionnelle et culturelle nécessaire face aux défis du XXI^e siècle (voir Katz et Nowak, 2018). Cependant, cette interprétation n'est pas sans poser problème. La conception géographique traite de l'espace comme une donnée physique (c'est-à-dire objective et mesurable) sans tenir compte de la dimension sociale ; ainsi, les rapports interindividuels sont considérés comme ayant lieu dans un espace. Certes, cette critique n'est pas nouvelle. Depuis les années 1970, les spécialistes de géographie humaine ont critiqué cette vision absolue de l'espace comme étant « abstraite » et déshumanisée. Sous l'influence de perspectives phénoménologiques, ils ont développé la notion de « sentiment d'espace » et ont introduit en outre la notion de « lieu » comme unité d'analyse plus pertinente. Si ces débats géographiques n'ont pas toujours été pris en compte par les sociologues ou les politistes (à l'exception majeure de Gieryn, 2000), les anthropologues au contraire ont manifesté un intérêt pour l'exploration de la « spatialité du social » dans la définition de leurs objets de recherche ; en outre, dans l'analyse de la globalisation, ils ont suggéré que le « local » et le « global » ne se référaient pas forcément à des lieux (dé)limités dans l'espace (Gupta et Ferguson, 1997 ; Moore, 2004 ; Tsing, 2005) mais pouvaient devenir des concepts métaphoriques pour des espaces imaginés collectivement.

Si ces divers développements ne remettent pas fondamentalement en cause la vision de la glocalisation de Robertson, plusieurs questions, non traitées de façon explicite dans son œuvre, demeurent ouvertes pour les chercheurs en sciences sociales, au rang desquelles :

- Si le global et le local sont tous les deux des concepts réciproquement constitutifs, *comment* se fait leur articulation ?
- Quel est le rôle du pouvoir dans ce processus ?
- À quel point la glocalisation et la diffusion sont-elles des processus identiques ou semblables, comme le suggèrent Robertson et White (2007, p. 62) ?

De nombreux chercheurs ont tenté de trouver réponse à ces questions, souvent en remaniant l'approche de Robertson, en modifiant quelques aspects importants de son interprétation ou en développant leur(s) propre(s) théorie(s) en dialogue avec la sienne. Sans doute la question la plus épineuse concerne-t-elle le rôle du pouvoir – celle-ci occupe par exemple une position centrale chez Ritzer (2003 ; 2004). Si ce dernier reconnaît la possibilité de la globalisation et de la diversité culturelles, tout du moins *en principe*, son analyse se concentre d'abord sur les effets négatifs du capitalisme global. Ritzer oppose ainsi la glocalisation et la « globalisation », qu'il définit comme « les aspirations impérialistes des nations, des entreprises, des organisations et de leurs semblables et leur désir, voire besoin, de s'imposer dans des zones géographiques diverses et variées » (Ritzer, 2004, p. 73). Ce processus de globalisation a pour objectif d'assimiler le local pour accroître les profits par le biais de l'homogénéisation imposée, d'où son nom, composé à partir de l'anglais « growth », signifiant « croissance ».

Un excellent exemple de cette interprétation se trouve dans l'ouvrage de Hoogenboom *et al.* (2010), qui analyse le cas de l'entreprise néerlandaise d'impression textile *Vlisco* ; depuis 1846, celle-ci produit des tissus batik pour le marché grand public en Afrique occidentale. Initialement, l'entreprise utilisait ses innovations commerciales pour surpasser ses concurrents. Au fil du temps, cependant, ce tissu devint un symbole de prestige local en Afrique occidentale, ce qui altéra les rapports entre l'entreprise néerlandaise et ses consommateurs et partenaires commerciaux locaux. Les auteurs concluent ainsi qu'avec le temps, la globalisation génère de nouvelles demandes culturelles d'« authenticité » globale. En réponse, Ritzer et Ritzer (2012) ont mis en avant que les auteurs s'étaient mépris quant à l'hypothèse initiale de Ritzer : ceux-ci soutiennent que :

lorsqu'un bien ou un service a été affecté par le global (et quasiment tout est maintenant dans ce cas de figure), il vaut mieux le considérer comme un mélange du global et du local, c'est-à-dire comme un produit ou service « global ». Autrement dit, il ne pourrait plus jamais être vu comme étant « purement local » (si tel fut jamais le cas). L'arrêt total des interactions entre le local et les processus globaux – chose impossible dans notre ère globale – serait nécessaire pour qu'un bien ou un service puisse être perçu comme « purement local » (Ritzer et Ritzer, 2012, p. 802).

L'exemple cité ci-dessus illustre que, selon la perspective de Ritzer, et contrairement à l'interprétation de Robertson, le global et le local sont mutuellement exclusifs : l'un ne peut pas être imbriqué dans l'autre comme l'affirme Robertson. Lorsque le local est intégré dans le global, ou subsumé par lui, il se transforme en glocal. Et le glocal n'est pas « véritablement » local. De ce fait, l'extension de la globalisation implique que le local disparaît : tout ce qui reste, c'est le glocal – et celui-ci est évidemment insuffisant pour contrer le capitalisme. L'essentiel ici est qu'il devient impossible de comprendre le glocal comme existant *en dehors* du global ; une fois intégré au sein du global, la logique du système prévaut.

Bien qu'il faille saluer l'introduction de la question du pouvoir dans le débat autour de la glocalisation, de nombreuses critiques ont été adressées à la conceptualisation de Ritzer. Vizureau (2013) fait ainsi remarquer que les exemples de créolisation, d'hybridation ou de glocalisation cités par Ritzer (2011) sont tous fondés sur l'hypothèse d'un individu autonome, émancipé, fort et rationnel, inspirée par la tradition de pensée occidentale ; il remarque également que les rares exemples tirés d'autres aires géographiques ne sont que des imitations de ce modèle du consommateur occidental. En d'autres mots, le « citoyen global » de Ritzer n'est autre que le consommateur occidental. Les chercheurs en sciences sociales et même les profanes vivant ailleurs qu'aux États-Unis signalent régulièrement que ce genre d'interprétation est aveuglement « américano-centré ». En fait, prendre le contre-pied de cette interprétation majoritaire demeure l'un des objectifs méthodologiques clés de la recherche sur la glocalisation (voir Gobo, 2011).

Ritzer conçoit la glocalisation comme l'opposé de la globalisation – vision des choses qui ignore les usages du concept dans d'autres champs que celui de la *consumer culture research* (par exemple, Roudometof, 2015a ; 2016b). Son interprétation est ainsi dépourvue de perspective transdisciplinaire. Alors

que Robertson défend la vitalité de la (g)localité, Ritzer (2003) estime que la localité disparaît totalement. Et si Ritzer et Ritzer (2012) affirment que leur analyse de la disparition du local est censée mieux doter les individus des armes nécessaires à une éventuelle résistance politique face à cette évolution, cette ambition se révèle *in fine* vide de sens si l'on admet que leur thèse est fondée empiriquement : en effet, ces auteurs proposent une image si pessimiste du monde social qu'il ne peut, en fin de compte, y avoir aucune place pour l'agentivité humaine.

De son côté, Marling (2006) mobilise une multitude d'exemples provenant de cultures différentes pour montrer que les cultures locales non occidentales sont loin d'être impuissantes. Il conclut que, pour les occidentaux cultivés, il est difficile de saisir le changement social global : bien que leur capital culturel « découle de leur connaissance des traditions... lors de leurs nouveaux voyages, le reste du monde ne leur semble ni suffisamment traditionnel, ni suffisamment Autre » (Marling, 2006, p. 199). Où que le voyageur occidental cultivé se déplace, il verra des signes identifiables de sa propre culture ; le critique comme le chercheur regrettera donc un manque de véritable altérité culturelle. Cette posture exprime souvent la nostalgie pour une authenticité irrévocablement perdue, dès lors que la culture de l'Autre ne paraît plus assez exotique ou étrangère. Ce point de vue n'est pas seulement celui des cosmopolites ou des experts interculturels : il est également adopté par ceux qui tirent le plus grand profit de la promotion de la production culturelle locale (ou glocale) et qui essaient de monopoliser les marchés locaux en misant sur l'authenticité ou la tradition.

CULTURE-MONDE, COSMOPOLITISME ET GLOCALISATION

La théorie de la société-monde (ou politique-monde ou culture-monde) s'inscrit dans une perspective néo-institutionnelle qui met l'accent sur les importants points de convergences dans le discours international. Ceci a fait l'objet de nombreuses recherches s'intéressant à la manière dont les modèles et les discours globaux sont diffusés dans les États-nations (modèle top-down), en particulier ceux jouissant de solides liens organisationnels au niveau international, allant des droits de l'homme à la défense de l'environnement. Du point de vue de la théorie de la société-monde, la globalisation a des conséquences au rang desquelles on compte la standardisation culturelle ou l'*isomorphisme institutionnel* (le terme technique souvent utilisé).

Cette perspective part de l'observation, relativement simple, selon laquelle les États-nations (les « acteurs » politiques) présentent de nombreuses ressemblances structurelles en matière de constitutions, d'organisations ministérielles et de politiques dans des domaines aussi divers et variés que le système éducatif, la protection de l'environnement et la promotion des sciences. La théorie de la société-monde considère ces similarités comme étant le résultat de modèles ou de schémas bien précis ayant connu un large succès – d'où la pression institutionnelle et/ou organisationnelle pour adopter ces schémas. Cet isomorphisme institutionnel conduit à l'uniformité que l'on peut observer au sein des organismes et des États à travers le monde. Il fournit également les bases de la culture globale contemporaine (Boli et Thomas, 1999 ; Drori *et al.*, 2006 ; Meyer, 2010). Dans cette perspective, les similarités entre les sociétés (leur isomorphisme) sont considérées comme la preuve d'une conformité avec des positions dominantes, largement acceptées ou considérées comme allant de soi. Des conventions relatives à la gouvernance, aux modes d'organisation, à la science ou à l'éducation sont considérées comme des modèles culturels, des recettes qui définissent ce qui est « normal » pour un État-nation, une organisation, ou une institution (pour un aperçu global de cette question, voir Buhari-Gulmez, 2010). Ces modèles, qui dominent la scène internationale, favorisent la diffusion globale d'idées et de modèles de politique et façonnent l'environnement dans lequel évoluent les États-nations, les organismes gouvernementaux et les autres institutions. La perspective de la société-monde met donc l'accent sur la mise en place progressive d'organisations et de structures internationales qui servent à institutionnaliser les modèles culturels, incarnant et alimentant ainsi une culture-monde.

Lechner et Boli (2005) suggèrent que cette culture-monde, quoique pleine de tensions et de contradictions, imprègne la vie en société par le biais du droit, de la religion, de l'identité nationale, des organisations et même des mouvements altermondialistes. La glocalisation est donc un processus qui complète les thèmes classiques de la société-monde que sont le couplage lâche, la diffusion incomplète, et la disjonction (Drori, Höllerer et Walgenbach 2013a, 2013b ; 2014). Les théoriciens de cette perspective soutiennent en effet que les nations ne font que prétendre adopter les structures et les politiques de la société-monde, de sorte qu'il y a souvent une disjonction entre les valeurs de la société-monde et les pratiques réelles des États qui épousent ces valeurs.

Comme chez Robertson, la diffusion est la force motrice de la modernisation et comporte principalement des flux unidirectionnels (de l'Occident vers le

reste du monde). La diffusion advient à travers sa « théorisation » par des « acteurs » différents. Ces deux termes (la théorisation et les acteurs) ont un sens bien précis dans le cadre théorique de la société-monde, où la théorisation est un concept décrivant le rôle essentiel joué par les acteurs en matière de développement de modèles et de schémas dans un contexte particulier (que celui-ci soit une société, un État, ou une organisation), et où les « acteurs » peuvent être des États, des organisations et/ou des individus. Par le biais de leur « théorisation », les « acteurs locaux » adaptent des modèles et schémas disponibles à leurs contextes locaux. Quoique la notion de la théorisation « souligne l'influence descendante » dans le processus de la diffusion globale de schémas et de modèles culturels, « le caractère dynamique de la glocalisation transcendantale est un effet rebond... où les idées et les modèles mis en œuvre au niveau local influencent les schémas théorisés au niveau global » (Drori *et al.*, 2013b, p. 10).

Drori, Höllerer, et Walgenbach (2013b, p. 10) considèrent que « la glocalisation et la théorisation se ressemblent ». Selon eux, la théorisation est une notion « qui permet la glocalisation », même partiellement, parce que la glocalisation « comprend la traduction – afin d'ajuster les idées, les structures, et les modèles à de nouveaux domaines socioculturels » (Drori *et al.*, 2013b, p. 10). La traduction culturelle est donc perçue comme un moyen pour établir une équivalence de sens. Les acteurs sociaux peuvent extrapoler une ressemblance entre des entités ou des contextes différents ; ils peuvent ensuite adopter et mettre en œuvre une idée ou un modèle théorisé au niveau global par le biais de la traduction, de la re-contextualisation ou de la modification afin de l'adapter au contexte local. Et en fin de compte, il est également possible pour une idée ou un schéma adopté localement d'avoir un effet rétroactif sur les modèles d'action plus abstraits, théoriques ou globaux. Autrement dit, la glocalisation devient une boucle de rétroaction entre influences ascendantes et descendantes. Dans *Global Themes and Local Variations in Organization and Management* (Drori, Höllerer et Walgenbach, 2013a), le lecteur peut trouver de nombreux exemples de ce programme de recherche se focalisant sur les domaines de la sociologie économique et la gestion interculturelle.

Comme ce récapitulatif le démontre, la notion de *traduction culturelle*, d'abord conçue par Czarniawska (2002 [2010], p. 119, p. 133), est d'une importance capitale. La notion fut initialement introduite afin d'expliquer les processus sociaux menant à l'*allomorphisme*. L'argument général de Czarniawska est censé compléter, au sein de la théorie de la société-monde, la notion

d'isomorphisme institutionnel en suggérant que la traduction culturelle peut offrir un moyen de produire de la différence (c'est-à-dire de l'allomorphisme) plutôt que de la similarité (ou de l'isomorphisme). On peut débattre de la portée d'une traduction culturelle qui serait capable d'établir une équivalence de sens (surtout étant donné la propension des significations à se transformer dans des contextes culturels différents, voir par exemple Gluck et Tsing, 2009).

Il convient de rappeler que, dans la perspective de la société-monde, la critique susmentionnée est un faux problème. Comme l'observe Buhari-Gulmez (2010, p. 254), selon cette théorie, « la culture est définie en termes cognitifs et instrumentaux », ce qui rend cette approche « différente des études qui se concentrent sur la culture expressive, associée à la langue, la musique, la cuisine, l'art et la mode ». La théorie de la société-monde se caractérise par une inscription forte dans l'universalité de la modernité occidentale et une telle perspective n'est pas forcément partagée. Plusieurs alternatives conceptuelles ont donc été élaborées afin d'examiner les processus d'interaction interculturelle d'une manière qui octroie bien plus de pouvoir et d'influence aux acteurs locaux que si l'on adhère strictement à la théorie de la société-monde. Ces alternatives conceptuelles incluent deux néologismes : la *lobalisation* (Chew, 2010) et la *logalisation* (Lyu et McCarthy, 2015). La *lobalisation* est implicite dans la notion de « reprise/copie » des idées ou des pratiques : elle désigne la dynamique culturelle grâce à laquelle les produits culturels fabriqués localement sont conditionnés et circulent localement en se faisant passer pour des produits importés prestigieux. La pratique de la contrefaçon est un exemple éminent de llobalisation (fausses montres Rolex, faux sacs Gucci, etc.). Cette pratique a été observée dans l'industrie de l'habillement en Chine mais elle existe également dans de nombreux autres contextes à travers le monde. Le terme *logalisation*, quant à lui, signifie « mondialisation locale » ascendante. Celle-ci repose sur une structure régionale établissant de l'intérieur des liens ou des relations globales. Des exemples d'une telle structure régionale peuvent être un district industriel du cuir, des marchés de gros et des foires commerciales du cuir : la *logalisation* fait référence à toutes ces structures qui établissent des « connexions » entre le contexte local et l'économie globale. La différence entre la *logalisation* et la diffusion ou la glocalisation est décrite comme suit par Lyu et McCarthy (2015, p. 40-41) : « notre conceptualisation de la "logalisation" fonctionne dans la direction opposée » [par exemple du global « vers le bas » au local], c'est-à-dire « du bas vers le haut, car les interactions du local au global [concernent] la manière dont le local s'insère dans le global, plutôt que l'inverse ». La croissance des exportations de la Chine dans plusieurs secteurs industriels a été utilisée comme exemple de *logalisation*.

La théorie de la société-monde essaye d'intégrer ou de fondre la glocalisation dans le cadre plus large de la modernité universelle et de la modernisation globale. Au contraire, la théorie de la cosmopolitisation de Beck propose un nouveau récit du changement social qui, à bien des égards, remet en question les idées reçues concernant la modernité (pour une synthèse, voir Beck, 2014). Chez Beck, le cosmopolitisme présente des liens étroits avec la notion de glocalisation. Pour Beck (2002, p. 17), la cosmopolitisation conduit à « une globalisation interne », c'est-à-dire à une globalisation « au sein des sociétés nationales ». Elle entraîne la pluralisation des frontières : le fait que deux individus vivent dans le même État ne signifie pas systématiquement qu'ils appartiennent à des groupes définis par les mêmes frontières sociales ou qu'ils évoluent dans le même « monde ». Au contraire, des personnes vivant dans le même État peuvent appartenir à des mondes très différents, et certains peuvent être plus proches d'individus vivant de l'autre côté de la frontière que de leurs compatriotes. La cosmopolitisation,

se réfère à l'érosion de frontières nettes entre les marchés, les États, les civilisations, les cultures et surtout les espaces de vie de peuples et de religions différents, ainsi qu'à la situation globale qui découle de cette érosion : la confrontation involontaire avec l'altérité. Évidemment, les frontières n'ont pas complètement disparu, mais elles sont devenues floues et poreuses, laissant ainsi passer des flux d'informations, de capitaux et de risques, et même, quoique dans une moindre mesure, de personnes (les touristes peuvent passer, les migrants ne le peuvent pas) (Beck, 2010, p. 68-69).

La manière dont Beck analyse la différence entre la globalisation et la cosmopolitisation apporte des preuves supplémentaires de la grande affinité entre la glocalisation et la cosmopolitisation. Selon Beck,

la globalisation est quelque chose qui a lieu « là-bas ». La cosmopolitisation, a lieu, en revanche, « à l'intérieur », au sein de la nation, du local, et même de l'identité et de la biographie d'un individu. La globalisation se base sur un modèle du monde en forme d'oignon, selon lequel le local et le national sont les couches intérieures de l'oignon, tandis que l'international et le global en constituent la pelure extérieure. Le but du concept du cosmopolite est d'abolir les dualités global/local et national/international et de les fusionner dans de nouvelles formes susceptibles d'être analysées de manière empirique. Autrement dit, la cosmopolitisation englobe le processus spécifique de l'estompement, de l'effacement et de l'érection des frontières (Beck, 2010, p. 68-69).

Dans le passage ci-dessus, Beck rejette clairement le modèle hiérarchique imbriqué (proposé par Swyngedouw et discuté précédemment). Il note que le concept de « cosmopolitisme » est censé abolir « la dualité du global et du local ». Son argument est presque identique à celui de Robertson (1995) lorsque ce dernier définit la glocalisation (voir aussi Robertson et White, 2007). Beck est à deux doigts d'admettre cette affinité lorsqu'il explique (2002, p. 29-30) que la cosmopolitisation signifie « que les éléments constitutifs d'un mode de vie – l'alimentation, la production, l'identité, la peur, la mémoire, le plaisir, ou la destinée – ne peuvent plus être repérés au niveau local ou national, mais seulement au niveau global ou *glocal* (c'est moi qui souligne).

Dans ses publications, Beck se livre à de longues descriptions empiriques des processus glocaux qui sont désignés comme cosmopolites. Il considère de nombreux aspects du *transnationalisme* contemporain – comme la double nationalité, l'activité criminelle transnationale, la couverture médiatique transnationale, la mobilité transfrontalière et les modes de vie transnationaux (2001 ; 2000, p. 96-97) – comme des indicateurs de la *cosmopolitisation*, ce qui le pousse à proposer un idéal-type de la société cosmopolite (2000, p. 100 ; 2002) : une société déterritorialisée définie par ces processus ainsi que par son propre cosmopolitisme réflexif. C'est aussi « une société dans laquelle les valeurs cosmopolites sont plus importantes que les valeurs nationales ». On le voit, Beck oscille entre description sociologique et prescription normative et cette ambivalence nuit à une distinction conceptuelle rigoureuse entre cosmopolitisme en tant que variable empirique et cosmopolitisme en tant que position éthico-morale.

Contrairement à la glocalisation, la cosmopolitisation est un concept possédant une composante normative particulièrement importante, ce dont Beck est conscient. En fait, l'un de ses majeurs problèmes demeure l'utilisation du même mot pour se référer à des résultats différents : la cosmopolitisation n'est que la glocalisation sous un autre nom, tandis que la société « cosmopolite » postulée comme étant le *telos*, ou l'aboutissement de la cosmopolitisation, est une société qui incarne une orientation axiologique spécifique. En utilisant le même mot pour désigner ces deux cas de figure, Beck laisse son engagement envers les valeurs cosmopolites influencer sur son analyse. Beck (2002) se rend compte de cette confusion et finit même par la décrire comme l'« aberration cosmopolite ». Il refuse catégoriquement le lien entre les termes cosmopolitisation et cosmopolite : « il serait complètement erroné de confondre la cosmopolitisation avec l'idée qu'aujourd'hui, tout le monde est automatiquement

cosmopolite » (Beck, 2010, p. 68-69). Si nous suivons le raisonnement de Beck, de nombreux phénomènes sociaux qui impliquent la fusion globale seraient décrits comme cosmopolites, bien que beaucoup d'entre eux ne puissent pas être considérés comme cosmopolites au sens normatif du terme. Beck invoque la notion de cosmopolitisme banal pour décrire certains phénomènes (tels que l'émergence de multiples allégeances, le mélange des cultures nationales et la transnationalisation du droit et de la politique) ; et cela est clairement critique, puisqu'il considère ces phénomènes comme moins dignes de l'idéal normatif élevé du cosmopolitisme. En fait, Beck écarte l'existence même du pop cosmopolitisme (Jenkins, 2006) ou de la glocalisation culturelle comme étant « déformée », une accusation qui trahit une attitude élitiste.

Les critiques portées au modèle de Beck sont bien connues. Selon lui, le monde est en train de devenir plus cosmopolite. Or, tout d'abord, cette conception passe sous silence les inégalités globales entre le Nord et le Sud et ne prend pas en compte le racisme ou d'autres formes d'exclusion des populations subalternes. Ces critiques reflètent en grande partie le fait que Beck a élaboré son analyse en partant des legs de l'histoire européenne et surtout allemande au lendemain de la Seconde Guerre mondiale (Holton, 2009). Ensuite, pour Beck, la cosmopolitisation aboutit à la création d'une société cosmopolite et de ses ennemis. Elle « n'est pas liée au "cosmos" ou à la "planète" ; elle ne comprend pas "tout" » (Beck, 2010, p. 69). Pour Beck, la cosmopolitisation est une notion qui n'est pas linguistiquement liée à la planète tout entière ; ce n'est pas un concept offrant un lieu privilégié au « tout » par rapport à ses éléments constitutifs. Le cosmopolite est néanmoins par définition associé avec le *cosmos* (le mot « cosmopolite » étant lui-même un amalgame de *cosmos* et *polis* en grec). Et le terme *cosmos*, renvoyant à l'étude de l'univers, a une portée bien plus large que le terme global, lié aux limites du globe terrestre.

VERS L'AUTONOMIE ANALYTIQUE DE LA GLOCALISATION

La dernière interprétation de la glocalisation suggère que celle-ci devrait être considérée comme un concept *autonome du point de vue analytique*. La notion même d'autonomie analytique vient du programme fort de Jeffrey Alexander (2003) développé en sociologie culturelle. Cette autonomie analytique offre une interprétation pouvant être transposée dans d'autres disciplines. Elle est fondée sur le rejet de l'idée selon laquelle « la globalisation, c'est la glocalisation » (Khondker, 2019, p. 93) et affirme qu'il est possible d'établir une distinction analytique entre les deux termes.

Pour commencer, il faut admettre que la globalisation a maintenant, au début du XXI^e siècle, acquis un sens *générique* (Roudometof, 2020) – en grande partie, suite aux nombreux travaux scientifiques à ce sujet. Comme Robertson (2014b) nous le rappelle, l'utilisation du terme englobait initialement l'idée de la modernisation globale : « la modernisation ne concerne pas juste une société particulière : c'est de la modernisation du monde que nous parlons. Donc s'il est maladroit de parler de la "modernisation de tout le monde", alors comment devrais-je l'appeler ? J'ai donc décidé s'appeler cela la "globalisation" » (Robertson, 2014, p. 447).

Étant donné la popularité croissante de ce terme depuis 1989, de nombreuses définitions de la globalisation ont été élaborées, celles-ci renvoyant à des hypothèses différentes (pour un aperçu de ces différentes interprétations, voir Axford, 2013). Conséquemment, la globalisation peut désigner des processus, des cultures, des transactions, des rapports et des actions humaines fort différents. Cette prolifération de significations est manifeste lorsqu'on considère les remarques de Derrida concernant la différence entre *mondialisation* et *globalisation* (voir Li, 2007). Selon la définition classique de Robertson (1992), la globalisation concerne « la compression du monde » et se rapproche donc de la *mondialisation*. À mesure que l'expression s'est vulgarisée, son rapport au « monde » à proprement parler s'est affaibli et les journalistes, les chercheurs et le grand public ont eu de plus en plus tendance à se servir du mot de façon générale.

C'est pourquoi il est préférable d'admettre qu'aujourd'hui, la globalisation désigne un processus de transformation d'un certain type, selon lequel X (qu'importe si X est un sujet, un processus, une condition, un artefact, etc.) devient mondial ou global (Albrow, 1997, p. 88 ; O'Byrne et Hensby, 2011, p. 10-11). Par définition, la notion *générale* de globalisation laisse entendre que logiquement, la globalisation *précède* la glocalisation. On ne devrait parler de globalisation que dans les cas où une vague culturelle, née localement, déferle ensuite sur le monde entier (ou presque) et la distinguer de la transnationalisation qui ne concerne qu'un nombre relativement limité de connexions transfrontalières. Par convention, le transnationalisme désigne les expériences vécues d'individus lorsque ceux-ci sont affiliés à deux États-nations ou plus, tandis que la globalisation désigne habituellement des processus qui sont planétaires, interrégionaux ou intercontinentaux. Mais, il est évident que cette ligne de démarcation n'est pas toujours très nette. Quoique les scientifiques étudiant le transnationalisme aient tenté de différencier celui-ci des versions

« fortes » de la globalisation (en tant qu'ensemble de processus globaux ou interrégionaux), il demeure néanmoins vrai que ces distinctions peuvent parfois être floues, étant donné la complexité du monde d'aujourd'hui (Vasquez, 2008, p. 164).

Dans tous les cas, cette définition générale nous permet d'appliquer le concept de globalisation à de nombreux cas, disciplines et objets de recherche sans avoir, nécessairement, à revenir vers une « totalité » (c'est-à-dire « le monde »). En outre, une telle définition est *restrictive*, ce qui – étant donné l'utilisation abusive, voir le détournement, de ce terme – est peut-être une bonne chose. Ainsi, de notre point de vue, la globalisation devrait s'appliquer seulement aux cas où un phénomène, une pratique, une idée, un modèle (un X spécifique dans un domaine d'action ou de pensée humaine) se répandent à travers tout le monde (ou presque). Cette définition permet de trancher analytiquement entre la globalisation comme processus et son issue, sans se prononcer quant à ses fins ultimes. Le *telos* de la globalisation peut ainsi demeurer un sujet d'investigation empirique sans être surdéterminé par des *a priori* théoriques.

Dans le cas de la « globalisation d'X », ce qui a lieu est la migration et la diffusion de X dans des localités différentes. Si l'on considère ces localités comme ayant des niveaux de densité ou d'« épaisseur » (Walzer, 1994) variables et qu'elles ont des capacités différentes pour résister aux vagues, le processus peut alors opérer de deux manières différentes. D'abord, les caractéristiques ondulatoires des processus peuvent être absorbées et amplifiées par les contextes locaux et ensuite rediffusées au niveau global. Ce processus de réflexion est décrit avec précision par les théoriciens de la société-monde et, à de nombreux égards, est le mécanisme par lequel l'isomorphisme institutionnel prend forme. Ensuite, il est possible pour une vague de traverser le local et d'être réfractée par ce dernier. C'est précisément ce qui a lieu dans certains cas : *la glocalisation, c'est la globalisation réfractée à travers le local* (Roudometof, 2016a, 2016b). Le local n'est pas détruit ou absorbé par la globalisation mais, au contraire, fonctionne en symbiose avec celle-ci et façonne son *telos* en contribuant bien à son aboutissement. Nous pouvons ainsi clarifier un mécanisme ou un processus qui montre comment la globalisation peut produire aussi bien de l'homogénéité que de l'hétérogénéité (comme Robertson (1995) et Ritzer (2004) l'ont suggéré).

Le concept-métaphore de *réfraction* offre une autre façon de décrire la dynamique de la globalisation et de comprendre les dynamiques essentielles des

relations locales. En physique, la réfraction désigne le fléchissement des ondes optiques ou hertziennes à l'interface entre deux milieux ou pendant la traversée d'un seul milieu d'une densité variable. Même si les concepts-métaphores classiques de liquides et de diffusion dérivent principalement de la physique du XIX^e siècle, le concept-métaphore de réfraction des ondes correspond mieux à la physique quantique du XX^e siècle. Ce concept rend possible une nouvelle interprétation de la relation binaire global/local, sans présumer un système universel unique qui imposerait sa propre logique culturelle et ses propres structures aux localités différentes.

De ce point de vue, la glocalisation s'applique également aux flux inter-culturels en provenance de l'Occident vers le reste du monde et aux flux en provenance de l'Orient vers l'Occident (souvent appelé l'orientalisation de l'Occident, voir Campbell, 2007). Comme nous avons soutenu ailleurs (Roudometof, 2016b), le pouvoir est une composante essentielle de tout rapport local-global ; la capacité d'un pays à produire des vagues d'influence culturelle et également à y résister doit être prise en compte. Autrement dit, la conception générale de la glocalisation que nous proposons englobe, comme sous-catégories spécifiques, les cas de diffusion occidentale analysés par la théorie de la société-monde ainsi que les notions susmentionnées de *logalisation*, *lobalisation* et *grobalisation*. L'on peut légitimement soutenir que selon cette interprétation, la glocalisation se rapproche de l'idée générale d'hybridation, du mélange ou de la créolisation (voir Burke, 2009 ; Kraidy, 2005 ; Cohen, 2007 ; Pieterse, 2009). Cependant, il est important de rappeler au lecteur que le glocal n'est qu'une dimension ou une version possible de l'hybridation : l'hybridité est une notion bien plus ancienne, ayant connu une acception plus large durant l'histoire humaine.

L'hybridité n'exige pas forcément la présence d'une série de facteurs locaux, contrairement à la glocalité (voir Roudometof, 2016b, p. 13-15). La glocalité est définie comme le fait d'éprouver le global localement ou par le biais d'une perspective locale (les rapports de force locaux, les questions géopolitiques et les différences culturelles pouvant tous jouer un rôle). Au XXI^e siècle, « les progrès en matière de communication et de voyage ont superposé une matrice globale d'interconnexions aux expériences locales » ; conséquemment, « nous vivons maintenant dans des "glocalités". Chaque glocalité est unique à bien des égards et, pourtant, chacune est également influencée par les tendances globales et la conscience globale » (Meyrowitz, 2005, p. 23). Plus un individu voit comment d'autres éprouvent les mêmes événements,

plus il deviendra conscient de la glocalité. Pour citer un exemple contemporain dans le secteur des technologies des informations et des communications (TIC), en 2016 l'une des applications téléphoniques les plus populaires était *Pokémon Go*. Grâce à *Pokémon Go*, le concept de la « réalité augmentée » a été popularisé, offrant ainsi une application commerciale bien plus rentable que les premières déclinaisons de la « réalité virtuelle ». Certes, le concept de la réalité augmentée n'est pas tout nouveau : de nombreuses entreprises et produits commerciaux (Google, Apple, Amazon) l'utilisent déjà pour intégrer « l'Internet des objets » dans la vie quotidienne (Hjorth et Richardson, 2017), mais le succès de *Pokémon Go* marque un tournant dans son développement.

CONCLUSION

Nous avons tenté de présenter les principales interprétations de la glocalisation, provenant de disciplines et de secteurs de recherche différents. Le tableau récapitulatif ci-dessous présente les différents théoriciens, la terminologie utilisée par chacun et le mécanisme central de leur appareil explicatif.

Tableau récapitulatif des interprétations

Théoricien	Notion centrale	Mécanisme
Robertson	glocalisation	Interpénétration du local et du global
Ritzer	globalisation	Opposition entre le global et le local
Drori <i>et al.</i>	théorisation	Traduction culturelle du global vers le local
Swyngedouw	glocalisation	Hiérarchie imbriquée/couche glocale entre le global et le local
Beck	cosmopolitisation	Globalisation au sein des sociétés
Roudometof	glocalisation	Réfraction de la globalisation à travers le local

Source : auteur.

À la seule exception de Swyngedouw, tous les auteurs ci-dessus sont des sociologues, mais leurs idées ne sont pas restées cantonnées à cette discipline ; au contraire, certaines d'entre elles, ont été largement diffusées. Quoique nous puissions être tentés de catégoriser ces spécialistes en fonction de leurs postures idéologiques, il serait peut-être plus avisé de s'en abstenir : des conclusions fallacieuses pourraient découler d'un tel exercice. Certes, certains auteurs (Swyngedouw et Ritzer en particulier) peuvent être considérés comme des théoriciens appartenant à un courant « critique » revendiqué (post- ou néo-marxiste), mais d'autres (Drori, Beck ou Roudometof) ne s'inscrivent aucunement dans un tel horizon.

La première des six interprétations présentées dans le tableau ci-dessus est celle, plutôt dominante, de Robertson ; selon ce dernier, la glocalisation concerne la fusion du local et du global dans un troisième niveau. La deuxième interprétation interroge les facettes géographiques ou socio-spatiales de la glocalisation, le glocal étant perçu comme un niveau intermédiaire d'analyse dans une hiérarchie de niveaux (allant du local au global). La troisième interprétation vient de la réintégration, par Ritzer, de la glocalisation dans le processus d'expansion capitaliste. Selon Ritzer, la glocalisation n'est en fait rien d'autre que la forme assumée par cette expansion capitaliste lorsque celle-ci souhaite intégrer la diversité culturelle. La quatrième interprétation provient de la perspective de la société-monde, selon laquelle la glocalisation correspond au processus de « théorisation » et offre le moyen par lequel il devient possible de « traduire » certains concepts et pratiques dans des contextes culturels différents. La cinquième interprétation est implicite dans la théorie de la cosmopolitisation de Beck, pour qui celle-ci ne signifie pas simplement le succès ou la dissémination des valeurs cosmopolites, mais aussi l'entrecroisement des orientations et des pratiques cosmopolites avec les réalités locales. En termes concrets, et purement en tant que notion descriptive, la cosmopolitisation possède une forte affinité élective avec la glocalisation, même si, évidemment, la glocalisation n'a pas le même sens normatif.

Enfin, la glocalisation peut s'interpréter comme le processus de réfraction qui s'applique aux vagues globales lorsque celles-ci traversent les réalités locales, construisant ainsi de nouvelles glocalités, qui ne manifestent pas nécessairement une convergence de valeurs, de pratiques ou d'orientations, comme le postule la théorie de la société-monde. Au contraire, de réelles différences culturelles peuvent émerger de ce processus, ce qui suggère que, quelle que soit la portée des forces globales, le résultat final demeure ouvert à la diversité culturelle. La vie contemporaine regorge d'expériences glocales (voir Roudometof, 2016b, p. 67-72 pour des exemples). Au XXI^e siècle, la fusion glocale est presque devenue banale et cette tendance est destinée à se renforcer à l'avenir – ne serait-ce que parce que la génération des Millennials a grandi dans un milieu technologique et culturel où de nouvelles réalités glocales sont facilement disponibles et, par conséquent, perçues comme faisant partie de la vie quotidienne plutôt que découlant de l'imposition artificielle d'une dystopie (cf. Bauman, 2011 ; pour une discussion plus approfondie à ce sujet, voir Roudometof, 2019). Certains mouvements sociaux – comme les *Indignados* et *Occupy Wall Street* – offrent une manifestation évidente de

l'utilisation de la glocalité, non pas dans des buts commerciaux ou à des fins capitalistes, mais pour parvenir à des changements sociaux.

En matière de géopolitique, l'importance croissante des pays asiatiques peut entraîner la glocalisation de la politique, sans mise en place d'un nouvel ordre hégémonique (tel qu'il fut incarné par le Royaume-Uni ou les États-Unis au cours des derniers siècles, voir Chan 2007 ; Deng, 2012). En fait, les journalistes, les chercheurs et les intellectuels sont largement engagés dans la réinvention du monde – les termes « post-américains » ou « indopacifiques » sont parmi les plus mobilisés dans les débats actuels. Le « Good Design Award » japonais de 2016 illustre pleinement cette réinvention du monde. En effet, cette année-là, le prix fut octroyé à une nouvelle carte globale créée par Hajime Narukawa à la *Graduate School of Media and Governance* de l'Université Keio à Tokyo – la « AuthaGraph World Map » – qui corrige les biais euro-centriques en matière de cartographie et offre une nouvelle représentation du monde (re)centrée sur la région Asie-Pacifique¹.

Cet article se veut une synthèse des différentes interprétations de la glocalisation dans la littérature anglophone, ainsi que des exemples de travaux apportant des preuves empiriques pour étayer les arguments avancés par les différents auteurs. Nous avons ainsi démontré l'importance d'ajouter la glocalisation au lexique conceptuel des sciences sociales au XXI^e siècle, en tant que concept autonome, et non pas seulement comme un sous-produit de la globalisation ou du capitalisme transnational.

1. <https://www.g-mark.org/award/describe/44527?locale=en>, (consulté le 02/02/2021).

 RÉFÉRENCES

- ALBROW M. (1997), *The global age: state and society beyond modernity*. Stanford, Californie, Stanford University Press.
- ALEXANDER J.-C. (2003), *The Meanings of Social Life: A Cultural Sociology*, Oxford, Oxford University Press.
- AXFORD B. (2013), *Theories of Globalization*, Cambridge, Polity.
- BARBER B. (2013), *If Mayors Ruled the World: Dysfunctional Nations, Rising Cities*, New Haven, Connecticut, Yale University Press.
- BAUMAN Z. (2011), On Glocalization Coming of Age, *Social Europe*, [En ligne] Disponible à l'adresse : <http://www.social-europe.eu/2011/08/on-glocalization-coming-of-age/>, (consulté le 05/10/2015).
- BECK U. (2000), The Cosmopolitan Perspective: Sociology of the Second Age of Modernity, *British Journal of Sociology*, n° 51(1), p. 79-105.
- BECK U. (2001), « The Cosmopolitan Society and Its Enemies », in Luigi Tomasci (dir.), *New Horizons in Sociological Theory and Research: The Frontiers of Sociology at the Beginning of the 21st Century*, Aldershot, Ashgate, p. 181-202.
- BECK U. (2002), The Cosmopolitan Society and Its Enemies, *Theory, Culture, and Society*, n° 19(1-2), p. 17-44.
- BECK U. (2010), *A God of One's Own: Religion's Capacity for Peace and Potential for Violence*, Oxford, Polity.
- BECK U. (dir.) (2014), *Pioneer in Cosmopolitan Sociology and Risk Society*, New York, Springer.
- BOLI J., THOMAS G.-M. (dir.) (1999), *Constructing World Culture: International Nongovernmental Organizations Since 1875*, Stanford, Californie, Stanford University Press.
- BUHARI-GULMEZ D. (2010), Stanford School of Sociological Institutionalism: A Global Cultural Approach, *International Political Sociology*, n° 4, p. 253-270.
- BURKE P. (2009), *Cultural Hybridity*, Oxford, Polity.
- CAMPBELL C. (2007), *The Easternization of the West: A thematic account of cultural change in the modern era*, New York, Paradigm.
- CHAN K.-B. (dir.) (2007), *East-West Identities: Globalization, Localization, and Hybridization*, Leiden, Brill.
- CHEW M.-M. (2010), Delineating the Emergent Global Cultural Dynamic of 'Lobalization': The Case of Pass-off Menswear in China, *Continuum*, n° 24(4), p. 559-571.

- COHEN R. (2007), Creolization and Cultural Globalization: The Soft Sounds of Fugitive Power, *Globalizations*, n° 4(3), p. 369-384.
- CZARNIAWSKA B. (2010) [2002], *A Tale of Three Cities: Or the Glocalization of City Management*, Oxford, Oxford University Press.
- DARIAN-SMITH E. (2017), *The Global Turn: Theories, Research Designs, and Methods for Global Studies*, Berkeley, Californie, University of California Press.
- DENG Z. (dir.) (2012), *Globalization and Localization: The Chinese Perspective*, Singapour, World Scientific.
- DRORI G. S., HÖLLERER M. A., WALGENBACH P. (dir.) (2013a), *Global Themes and Local Variations in Organization and Management: Perspectives on Glocalization*, Londres, Routledge.
- DRORI G. S., HÖLLERER M. A., WALGENBACH P. (2013b), The Glocalization of Organization and Management: Issues, Dimensions, and Themes, in Drori G. S., Höllerer M. A., Walgenbach P. (dir.), *Global Themes and Local Variations in Organization and Management: Perspectives on Glocalization*, Londres, Routledge, p. 3-24.
- DRORI G. S., HÖLLERER M. A., WALGENBACH P. (2014), Unpacking the Glocalization of Organization: From Term, to Theory, to Analysis, *European Journal of Cultural and Political Sociology*, n° 1(1), p. 85-99.
- DRORI G. S., MEYER J. W., HWANG H. (dir.) (2006), *Globalization and Organization: World Society and Organizational Change*, Oxford, Oxford University Press.
- GIERYN T. F. (2000), A Space for Place in Sociology, *Annu. Rev. Sociol.*, n° 26, p. 463-496.
- GIULIANOTTI R., ROBERTSON R. (2004), The Globalization of Football: A Study in the Glocalization of the 'Serious Life', *British Journal of Sociology*, n° 55(4), p. 545-568.
- GIULIANOTTI R., ROBERTSON R. (2006), Glocalization, Globalization and Migration: The Case of Scottish Football Supporters in North America, *International Sociology*, n° 21(2), p. 171-198.
- GIULIANOTTI R., ROBERTSON R. (2007), Forms of Glocalization: Globalization and the Migration Strategies of Scottish Football Fans in North America, *Sociology*, n° 41(1), p. 133-152.
- GLUCK C., TSING A. L. (dir.) (2009), *Words in motion: towards a global lexicon*. Durham, Caroline du Nord, Duke University Press.
- GOBO G. (2011), Glocalizing Methodology? The Encounter between Local Methodologies, *International Journal of Social Research Methodology*, n° 14(6), p. 417-437.
- GUPTA A., FERGUSON J. (dir.) (1997), *Anthropological Locations: Boundaries and Grounds of a Field Science*. Berkeley, Californie, University of California Press.

- HJORTH L., RICHARDSON I. (2017), *Pokémon GO: Mobile media play, place-making, and the digital wayfarer*, *Mobile Media & Communication*, n° 5(1), p. 3-14.
- HOLTON R. (2009), *Cosmopolitanisms: New Thinking and New Directions*. Londres, Palgrave Macmillan.
- HOOGENBOOM M., BANNINK D., Trommel W. (2010), From Local to Grobal, and Back, *Business History*, n° 52(6), p. 932-954.
- JENKINS H. (2006), *Fans, Bloggers, and Gamers: Exploring Participatory Culture*, New York, New York University Press.
- KATZ B., NOWAK J. (2018), *The New Localism: How Cities Can Thrive in the Age of Populism*, New York, Brookings Institution.
- KHONDKER H. H. (2019), « Glocalization », in JUERGENSMEYER M. SASSEN S., STEGER M.B (dir.), *The Oxford Handbook of Global Studies* Oxford, Oxford University Press, p. 93-113.
- KRAIDY M. M. (2005), *Hybridity or the Cultural Logic of Globalization*. Philadelphia, Pennsylvanie, Temple University Press.
- LECHNER F. J., BOLI J. (2005), *World Culture: Origins and Consequences*, Oxford, Basil Blackwell.
- LI V. (2007), Elliptical Interruptions: Or, Why Derrida Prefers ‘Mondialisation’ to ‘Globalization’ *CR: The New Centennial Review*, 7(2), Reminders, of Jacques Derrida, p. 141-154.
- LYU L., MCCARTHY L. (2015), ‘Logalization’: Local-global Processes and the Shiling Leather Industrial District in Guangzhou, China, *Asian Geographer*, n° 32(1), p. 37-57.
- MARLING W. H. (2006), *How “American” is Globalization?* Baltimore, Maryland, Johns Hopkins University Press.
- MEYER J. W. (2010), World Society, Institutional Theories and the Actor, *Annual Review of Sociology*, n° 36, p. 1-20.
- MEYROWITZ J. (2005), « The Rise of Glocality: New Senses of Place and Identity in the Global Village », in Nyíri K. (dir.) *A Sense of Place: The Global and the Local in Mobile Communication*, Vienne, Passagen Verlag, p. 21-30.
- MOORE H. L. (2004), Global Anxieties: Concept-metaphors and Pre-theoretical Commitments to Anthropology, *Anthropological Theory*, n° 4(1), p. 71-88.
- O’BYRNE D.J., HENSBY A. (2011), *Theorizing global studies*, Londres, Palgrave Macmillan.
- PIETERSE J. N. (2009), *Globalization and Culture: Global Mélange*, Lanham, Maryland, Rowman & Littlefield.
- PIETERSE J. N. (2013), What is Global Studies?, *Globalizations*, n° 10(4), p. 1-16.

- RADHAKRISHNAN S. (2010), « Limiting Theory: Rethinking Approaches to Cultures of Globalization », in TURNER B. S. (dir.), *Routledge International Handbook of Globalization*, Londres, Routledge, p. 23-41.
- RITZER G. (2003), Rethinking Globalization: Glocalization/Grobalization and Something/Nothing, *Sociological Theory*, n° 21(3), p. 193-209.
- RITZER G. (2004), *The Globalization of Nothing*, Thousand Oaks, Californie, Pine Forge Press.
- RITZER G. (2011), *Globalization: The Essentials*, Oxford, Wiley/Blackwell.
- RITZER G., RITZER Z. (2012), Still Enamored of the Glocal: A Comment on 'From Local to Grobal, and Back', *Business History*, n° 54(5), p. 798-804.
- ROBERTSON R. (1992), *Globalization: Social Theory and Global Culture*, Londres, Sage.
- ROBERTSON R. (1995), « Glocalization: Time-Space and Homogeneity-Heterogeneity », in Featherstone M., Lash S., Robertson R. (dir.), *Global Modernities*, Londres, Sage, p. 25-54.
- ROBERTSON R. (2014a), « Europeanization as Glocalization », in R. Robertson (dir.), *European Glocalization in Global Context*, Londres, Palgrave Macmillan, p. 6-34.
- ROBERTSON R. (2014b), Roland Robertson, *Globalizations*, n° 11(4), p. 447-459.
- ROBERTSON R., WHITE K. E. (2007), « What is Globalization? », in Ritzer G. (dir.), *The Blackwell Companion to Globalization*, Oxford, Basil Blackwell, p. 54-66.
- ROUDOMETOF V. (2015a), The glocal and global studies, *Globalizations*, n° 12(5), p. 774-787.
- ROUDOMETOF V. (2015b), Mapping the Glocal Turn: Literature Streams, Scholarship Clusters and Debates, *Glocalism: Journal of Culture, Politics, and Innovation*, n° 3, p. 1-21.
- ROUDOMETOF V. (2016a), Theorising Glocalization: three interpretations, *European Journal of Social Theory*, n° 19(3), p. 391-408.
- ROUDOMETOF V. (2016b), *Glocalization: a critical introduction*, Londres, Routledge.
- ROUDOMETOF V. (2019), Cosmopolitanism, Glocalization and Youth Cultures, *Youth and Globalization*, n° 1(1), p. 19-39.
- ROUDOMETOF V. (2020), « Globalization: interactive and integral », in AXFORD B., BRISBOURNE A., HALPERIN S., LUEDERS C. (dir.), *Political Sociologies of the Cultural Encounter: Essays on Borders, Cosmopolitanism and Globalization*, Londres, Routledge, p. 125-138.
- RUSSELL V., BOROMISZA-HABASHI D. (2019), « The global circulation of discursive resources and the lived experience of globalization », *Annals of the International Communication Association*, n° 44(2), p. 101-119.

- SASSEN S. (2006), *Territory, Authority, Rights From Medieval to Global Assemblages*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press.
- SCHOLTE J-A. (2005), *Globalization: a critical introduction*, Londres, Palgrave.
- SWYNGEDOUW E. (1997), « Neither Global nor Local: ‘Glocalisation’ and the Politics of Scale », in COX K. R., *Spaces of Globalization: Reasserting the Power of the Local*, New York, Guilford Press, p. 137-166.
- SWYNGEDOUW E. (2004), Globalisation or ‘Glocalization’? Networks, Territories and Rescaling, *Cambridge Review of International Affairs*, n° 17(1), p. 25-48.
- SWYNGEDOUW E., BAETEN G. (2001), Scaling the City: The Political Economy of ‘Glocal’ Development – Brussels’ Conundrum, *European Planning Studies*, n° 9(7), p. 827-849.
- SWYNGEDOUW E., KAÏKAM. (2003), The Making of ‘Glocal’ Urban Modernities: Exploring the Cracks in the Mirror, *City*, n° 7(1), p. 5-20.
- THORNTON W. H. (2000), Mapping the ‘Glocal’ Village: The Political Limits of ‘Glocalization’, *Continuum*, n° 14(1), p. 79-89.
- TSING A. L. (2005), *Friction: An Ethnography of Global Connection*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press.
- VASQUEZ M. A. (2008), Studying religion in motion: A networks approach, *Method and Theory in the Study of Religion*, n° 20, p. 151-184.
- VIZUREANU V. (2013), Some Remarks Concerning the Concept of Glocalization, *Public Reason*, n° 5(1), p. 69-86.
- WALZER M. (1994), *Thick and Thin: Moral arguments at home and abroad*, Notre Dame, Indiana, University of Notre Dame Press.